

et les sanglots m'auraient moins ému. Combien alors je maudis ma triste destinée! Mais j'avais promis et je me croyais engagé par ma promesse. J'avais reçu l'argent nécessaire pour payer mes dettes et faire le voyage. J'en avais dépensé une partie; je n'osais plus reculer. Il me semblait que mon honneur était engagé dans l'affaire. Je quittai donc le toit conjugal, la mort dans l'âme, mais résolu d'aller jusqu'au bout.

J'allai donner ma leçon. Comment enseignai-je ce soir-là? Dieu seul le sait. Je crois que la mère de mon élève a depuis remis à ma compagne le prix de cette dernière leçon. Je me demande en conscience si cet argent était véritablement dû. La leçon finie, je me dirigeai vers le magasin de monsieur Rivard. J'avais l'intention de le prier de vouloir bien avertir chez-moi que je ne retournerais pas ce soir-là, donnant un prétexte quelconque pour justifier mon absence. Malheureusement je suis d'une maladresse insigne quand il s'agit de mentir. Quand il me fallut trouver le fameux prétexte, j'eus beau me creuser la tête, je n'arrivai à rien de bon. Mais raisons étaient toutes plus invraisemblables les unes que les autres.

Pendant ce temps, j'étais arrivé à la porte du magasin. J'entrai et de peur de me trahir je demandai seulement des timbres-poste. Je restai à causer un instant avec monsieur Rivard, puis je sortis comme si de rien n'était et me dirigeai directement vers la gare du Windsor pour y prendre le train de 7 heures 35. Ceux de mes amis qui m'auraient observé dans la rue en ce moment, auraient certainement pu deviner qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire. Je devais avoir une figure de déterré, marchant la tête basse, absorbé dans mes pensées et me demandant: "Irai-je ou n'irai-je pas? Partirai-je ou ne partirai-je pas?" Vingt fois je fus sur le point de me détourner et vingt fois le respect humain me retint. Le combat fut terrible et la lutte violente. A la fin j'y mis